

GREG ILES

L'Arbre aux Morts

roman traduit de l'anglais (États-Unis)
par Aurélie Tronchet

ACTES SUD

à Caroline Hungerford Iles

Je dois apprendre à me satisfaire d'être plus heureuse que je ne le mérite.

d'après JANE AUSTEN,
Persuasion

*Le but de l'homme est la connaissance, mais il est
une chose qu'il ne peut pas savoir. Il ne peut pas
savoir si la connaissance le sauvera ou le tuera.*

ROBERT PENN WARREN,
Les Fous du roi
(trad. Pierre Singer)

PROLOGUE

L'agent spécial John Kaiser, debout à la fenêtre de la "salle stratégique" située dans l'Hôtel River Bend, regardait les lumières de Natchez scintiller en hauteur, au-dessus du courant sombre du Mississippi. Après avoir bataillé pendant plus d'une heure avec ses convictions, il avait décidé de faire usage de l'autorité que le Patriot Act lui conférait pour prendre une mesure qui, en n'importe quelle autre circonstance, aurait été une violation de la Constitution – l'intrusion non autorisée dans des ordinateurs appartenant à un journal public. Il n'avait pas pris cette décision à la légère, et Kaiser savait que son épouse – une journaliste-reporter de guerre ayant remporté des prix – le condamnerait si elle l'apprenait. Mais de son point de vue, la situation s'était détériorée au point de l'obliger à franchir le Rubicon. Il était donc sorti du lit en silence et, sans réveiller sa femme, s'était glissé dans le couloir jusqu'à l'endroit où deux techniciens du FBI étaient assis derrière des ordinateurs connectés par un satellite sécurisé à une liaison de données haut débit à Washington.

C'est ça, le Sud profond, songea Kaiser, en suivant du regard, sur le méandre vers le nord, le faible éclairage d'un défilé de barges venant de Vicksburg et poussant lentement vers le sud et Baton Rouge. *Le véritable Sud*. Après sept années d'affectation à La Nouvelle-Orléans, il avait compris que la Big Easy, nom donné à ce qui était techniquement une cité du Sud, était en fait une île possédant une identité unique : ancienne propriété française, profondément catholique, multiraciale, explosant de joie et de douleur aux coutures, corrompue jusqu'à

sa moelle pourrie. Mais plus vous rouliez vers le nord depuis La Nouvelle-Orléans, plus vous vous enfonciez dans le véritable Sud, une terre protestante d'absolus moraux, de lois puritaines baptistes, de missions d'évangélisation sous tente, enfer et damnation, paradis et enfer, le bien et le mal, noir et blanc, et pas grand-chose entre tout ça.

Natchez, sur son promontoire, était une *petite sœur* de La Nouvelle-Orléans – pas aussi cosmopolite aujourd'hui qu'elle l'avait été dans un autre siècle, mais toujours une enclave de liberté et de tolérance dans les régions strictes de l'arrière-pays du coton et du soja. Natchez avait pourtant été autrefois la capitale de ce royaume du coton ; une centaine d'années après la guerre de Sécession, la haine qui mijotait dans les champs en périphérie avait infecté la ville, et le meurtre avait rôdé dans ses rues tel un fléau. Si vous dessiniez un cercle d'environ cinquante kilomètres autour de Natchez, il comprendrait plus d'une douzaine de meurtres non résolus datant uniquement des années 1960, et le double officiellement résolu mais nécessitant une enquête plus approfondie.

Kaiser, la paume appuyée contre la vitre froide, regarda les lumières des barges à travers le brouillard de son souffle sur le verre. Deux jours plus tôt, lorsqu'il avait mobilisé une importante équipe de recherche du FBI dans la paroisse de Concordia, son but avait été de résoudre des affaires classées et de sauver la vie d'un journaliste héroïque – pas de dérouler le fil noir de l'assassinat de Kennedy. Mais vingt-quatre heures après son arrivée dans cette paroisse assiégée, c'était précisément la situation dans laquelle il se retrouvait.

Était-il possible que des crimes racistes classés depuis longtemps dans ce coin délaissé du Sud contiennent la clé de la plus grosse affaire non résolue de l'histoire américaine ? Étant donné ce qu'il avait appris au cours des douze dernières heures, c'était fort probable. Le Texas touchait la Louisiane, après tout et, en 1963, Dallas avait été un refuge fondamentaliste de conservatisme politique réactionnaire, bouillonnant de haine et de rage envers Kennedy. Plus troublant encore, à cette époque, Dallas avait été une sorte de propriété féodale tenue par le patron de la mafia de La Nouvelle-Orléans, Carlos Marcello. Pendant des

décennies, établir un lien entre Marcello et Dealey Plaza s'était révélé, de manière exaspérante, compliqué. Mais de nouvelles preuves étaient apparues aujourd'hui, révélant un plan crédible élaboré par le groupe des Aigles Bicéphales en vue d'assassiner Robert Kennedy en avril 1968, ainsi que des actions du fondateur du groupe suggérant une complicité dans l'assassinat de 1963. Kaiser était au courant depuis longtemps d'un lien entre certains Aigles Bicéphales et Carlos Marcello. Et bien qu'il soit incapable d'expliquer cette certitude, il avait le sentiment que les connexions manquantes, qui rattacheraient Marcello au défunt président, seraient bientôt à sa portée.

À présent que Kaiser avait autorisé l'intrusion dans les serveurs informatiques du *Natchez Examiner*, son dilemme résidait dans la quantité d'information qu'il allait faire remonter à Washington. Au cours des trois mois suivant l'ouragan Katrina, il avait agi de manière quasi autonome, et il aimait ça. La pénurie en ressources humaines de base à La Nouvelle-Orléans – et, plus particulièrement, l'évaporation de la NOPD – avait généré une situation de chaos sans précédent sur le sol américain. En tant que vétéran de la phase finale de la guerre du Viêtnam, Kaiser, s'engouffrant dans ce vide, avait déployé des équipes du Bureau avec l'indépendance et l'assurance d'un officier militaire, et Washington lui avait donné toute la latitude dont il avait eu besoin. Le fait que La Nouvelle-Orléans soit située dans une partie du pays à laquelle les nababs de DC ne pensaient pas souvent l'avait servi. Mais Kaiser ne savait que trop bien qu'une fois qu'il ferait remonter des informations explosives, ces mêmes bureaucrates s'attacheraient immédiatement à protéger leurs arrières et l'obligeraient à stopper son opération. Et il n'y avait peut-être rien de plus explosif que des preuves reliant la mafia de La Nouvelle-Orléans et une ramification violente du Ku Klux Klan à Dealey Plaza.

Kaiser désirait plus que tout avoir du temps et la liberté de suivre les pistes qu'il avait découvertes – jusqu'où elles pouvaient le mener, sans être entravé par la surveillance et sans se soucier des conséquences. J. Edgar Hoover était peut-être mort depuis longtemps, mais son fantôme paranoïaque hantait toujours les couloirs du siège du FBI de Pennsylvania Avenue.

Depuis que Kaiser et son équipe étaient partis de La Nouvelle-Orléans vers le nord et Vidalia, deux hommes étaient déjà morts, et même davantage les jours précédant leur arrivée. Ces décès n'étaient pas passés inaperçus à Washington et, tôt dans la soirée, quelques reporters de journaux nationaux avaient relaté les faits violents survenus dans l'arrière-pays de la Louisiane. Aucun d'eux n'avait encore appris que Kaiser avait qualifié le groupe des Aigles Bicéphales d'entité terroriste tombant sous la législation du Patriot Act (ce qui lui donnait un pouvoir sans précédent pour combattre les survivants de cette ramification du Ku Klux Klan), mais cela finirait par se savoir, et ça ne ferait qu'accentuer la pression politique appelant à une résolution rapide des événements.

Le problème, c'était que Kaiser n'avait aucun espoir de résoudre rapidement cette situation. Le groupe des Aigles Bicéphales était lié à au moins une douzaine d'affaires de viols, d'enlèvements et de meurtres non résolues dans la paroisse de Concordia et à Natchez, Mississippi, ainsi que dans les alentours. Et bien que Kaiser ait fait des progrès remarquables au cours des dernières vingt-quatre heures, cela prendrait peut-être des semaines ou des mois pour résoudre tous ces dossiers. Les Aigles Bicéphales encore en vie étaient des durs qu'on n'avait jamais réussi à compromettre, encore moins à infiltrer. Il serait difficile de les briser. Le seul Aigle qui s'était montré désireux de soulager sa conscience – Glenn Morehouse, un patient en phase terminale de cancer – avait été assassiné sans pitié par ses anciens camarades, deux jours plus tôt, avant même que le FBI apprenne qu'il s'entretenait librement avec Henry Sexton, un journaliste en croisade. Sexton lui-même avait ensuite failli périr, agressé par des inconnus, et il se trouvait en ce moment même sous haute surveillance dans une chambre de l'hôpital voisin de la paroisse de Concordia.

C'étaient les dossiers et les notes de travail de Sexton que Kaiser avait espéré obtenir en pénétrant dans le serveur du *Natchez Examiner*. Tôt le matin, il avait appris de la petite amie de Sexton que le journaliste blessé avait donné à Caitlin Masters, l'éditrice du *Natchez Examiner*, une pile de carnets Moleskine renfermant les résultats d'années d'enquêtes sur les Aigles Bicéphales. Kaiser

avait essayé la ruse et les menaces pour convaincre Masters de l'autoriser à consulter ces carnets de notes mais, jusque-là, elle avait refusé. Juste avant de se coucher, son épouse lui avait confié qu'elle avait parlé avec Masters – une grande admiratrice du travail de la femme de Kaiser – et qu'elle lui avait assuré qu'ils étaient tous dans le même camp ; Jordan pensait que l'éditrice donnerait accès aux carnets dès le lendemain. Kaiser s'était de toute façon résolu à émettre, sous l'égide du Patriot Act, une injonction de produire les pièces concernées. Mais allongé dans le noir près de sa femme, il avait commencé à croire que ce serait une erreur d'attendre ne serait-ce que huit heures pour accéder aux informations.

Bien que peu de personnes soient au courant, Kaiser avait rendu visite à deux reprises à Henry Sexton à l'hôpital et, la seconde fois, il avait entendu une histoire qui l'avait sidéré. D'après Sexton, l'enlèvement, en 1968, de deux jeunes hommes noirs – Jimmy Revels et Luther Davis – n'avait rien eu à voir avec une simple agression raciste de la part du Ku Klux Klan. Glenn Morehouse, un des membres fondateurs des Aigles Bicéphales, avait avoué à Sexton que le kidnapping de Revels et Davis faisait partie d'un plan ayant comme objectif d'attirer Robert Kennedy dans le Mississippi pour l'assassiner. Ce plan avait vu le jour après que RFK eut annoncé son intention d'entrer dans la course à la présidence de 1968, une décision qui avait mis hors de lui Carlos Marcello, lui qui avait été, plusieurs fois, la cible de Kennedy qui, en tant que sénateur ou procureur général, avait souhaité le faire expulser. D'après Morehouse, Marcello croyait que si Robert Kennedy était élu président, il serait définitivement chassé et perdrait son empire du crime, qui s'étendait de Dallas, Texas, à Mobile, Alabama. Kaiser, pour avoir lui-même travaillé sur ce dossier, savait que c'était vrai.

Cependant il ne savait rien du reste des révélations de Morehouse concernant Kennedy : premièrement, Marcello était passé par le millionnaire et homme d'influence local, Brody Royal, pour recruter son assassin ; et deuxièmement, l'assassin en question était Frank Knox, le fondateur du groupe des Aigles Bicéphales. Morehouse affirmait que Knox avait choisi Jimmy Revels comme

victime parce que le jeune homme avait œuvré sans relâche à l'inscription des électeurs noirs pour soutenir la course de Kennedy vers la présidence, et aussi parce que Bobby Kennedy connaissait personnellement Jimmy Revels. Le gamin avait même parlé avec le sénateur au téléphone quelques jours plus tôt. Frank Knox croyait que si Revels était violemment assassiné, Kennedy serait incapable de résister à la tentation de venir dans le Mississippi pour assister à son enterrement. Seul le décès accidentel de Knox pendant cette opération les avait empêchés de mener leur plan d'assassinat à son terme. Malgré la mort de Knox, Revels et son ami Davis étaient tout de même morts, et de manière horrible. Plus tôt dans la journée, l'équipe de Kaiser avait remonté les os de Davis du fond d'un profond étang, après une immersion de trente-sept ans, prouvant ainsi qu'au moins un des deux jeunes hommes avait été menotté au volant de sa Pontiac décapotable et balancé à l'eau après avoir été torturé et abattu. Le cadavre de Revels demeurait introuvable, mais Kaiser espérait le découvrir bientôt – et vite.

Le complot avorté de l'assassinat de Robert Kennedy n'était pas ce qui avait déclenché les peurs actuelles de Kaiser. Non, c'était quelque chose qu'Henry Sexton lui avait dit lors de sa première visite à l'hôpital, quelque chose que Sexton lui-même avait appris de Morehouse à peine dix-huit heures plus tôt. Le jour où Frank Knox avait formé les Aigles Bicéphales – l'été 1964 –, Knox avait inscrit trois groupes de lettres dans le sable, au bord du Mississippi. "Les trois K", les avait-il appelés : *JFK*, *RFK*, *MLK*. Puis Knox avait barré *JFK* et dit : "Un de mort, il en reste deux." Knox avait alors montré à ses compagnons sidérés une photo de Robert Kennedy et de Martin Luther King Jr se tenant dans la roseraie de la Maison Blanche, des cercles rouges tracés autour de leur tête.

Après avoir entendu ça, Kaiser avait eu l'intuition que lorsque Carlos Marcello avait approché Frank Knox afin que ce dernier tue RFK en 1968, ce n'était pas la première fois que le mafieux faisait appel à l'ancien Marine pour ce genre de mission. En 1961 et 1962, Frank Knox avait entraîné des expatriés cubains dans un camp du sud de la Louisiane fondé par Marcello. Et en 1963, Marcello avait encore plus de raisons de

croire que Robert Kennedy avait l'intention de le détruire qu'il n'en aurait en 1968. Étant donné tous ces éléments, Kaiser en était venu à penser qu'il travaillait sur l'enquête la plus importante du FBI en dehors de la guerre menée contre Al-Qaïda. D'un point de vue historique – après l'épouvantable fiasco du FBI concernant tous ces meurtres liés aux droits civiques, et le sabotage auquel s'était livré Hoover avec l'enquête de la Commission Warren –, ce pouvait même être l'affaire la plus importante de toutes.

Mais l'effort de Kaiser pour racheter la performance du Bureau – et son honneur – était parasité par la police d'État de Louisiane qui travaillait contre lui. Par un coup de théâtre typique du Sud, le chef du Bureau des enquêtes criminelles de la LSP se trouvait être le fils de Frank Knox. Forrest Knox s'était donné du mal pour prendre ses distances avec le passé raciste de sa famille, et il avait tellement bien réussi que nombre d'hommes politiques de Louisiane le soutenaient afin qu'il devienne le prochain chef de la police d'État. Pour Kaiser, cette éventualité était un cauchemar. Si ses soupçons étaient corrects, Forrest Knox était l'architecte d'une organisation criminelle à l'échelle de l'État qui utilisait des officiers de police corrompus et d'anciens Aigles Bicéphales pour faciliter le trafic de drogue, les paris illégaux et la prostitution – les trafics autrefois menés par l'organisation de Marcello faisaient partie du passé. Des rumeurs selon lesquelles Knox s'était servi d'une équipe d'intervention de la police d'État pour se débarrasser de concurrents du milieu de la drogue au cours du chaos généré par Katrina commençaient à relever davantage de la réalité que du fantôme. Pire encore, Kaiser avait découvert des liens entre Forrest Knox et les impitoyables promoteurs immobiliers et banquiers qui avaient l'intention de reconstruire La Nouvelle-Orléans, après la tempête, en une version plus blanche et plus attrayante d'elle-même.

“J'ai presque fini, déclara un des techniciens derrière Kaiser. Leur sécurité est meilleure que je ne le pensais. Elle est centralisée à la maison mère, en Caroline du Sud.

— John Masters possède vingt-sept journaux, dit Kaiser, la brume de son souffle opacifiant de nouveau la vitre. On

pouvait s'attendre à ce qu'il dépense au moins un paquet de fric pour sécuriser son information.

— Deux minutes max”, précisa le technicien en pianotant rapidement sur son clavier.

Kaiser consulta sa montre en se demandant où Caitlin Masters se trouvait en ce moment même. Certainement dans son bureau à l'*Examiner*, à travailler sur les articles du lendemain, traquant son prochain Pulitzer. “Elle pourra voir qu'on est à l'intérieur du système ? demanda-t-il.

— Non. Pas d'inquiétude.”

Kaiser grogna. Il aimait bien Caitlin Masters. Plus tôt dans la soirée, lorsqu'un capitaine de la police d'État du nom d'Ozan s'était pointé à l'hôpital de Concordia pour reprendre l'affaire Sexton en main, la fluette éditrice de journal l'avait carrément provoqué en défiant son autorité afin qu'il réaffirme la juridiction fédérale. Son cran forçait l'admiration.

La chaleur paternelle que Kaiser ressentait à l'égard de Masters était le reflet des conflits dont il faisait l'expérience dans toute cette affaire, et aucun n'était plus complexe que celui qu'il éprouvait envers la famille Cage. Penn et Tom Cage représentaient un problème unique pour lui. Penn Cage n'était pas seulement le fiancé de Caitlin Masters, mais également le maire de Natchez, un romancier à succès et un ancien procureur de Houston. Encore plus impressionnant aux yeux de Kaiser, Cage avait été à l'initiative du scandale aboutissant à la démission du directeur du FBI, John Portman, en 1998. Alors qu'il travaillait sur un meurtre non résolu de l'époque des droits civiques, Cage avait découvert des crimes commis par le jeune Portman, des délits ne pouvant résister à un nouvel examen. À tous égards, Kaiser considérait Cage comme un héros moderne. Et pourtant, dans les circonstances actuelles, le maire l'emmerdait plus qu'autre chose.

Et la raison en était son père.

Tom Cage était pour ainsi dire une relique d'une époque révolue. Ancien assistant médical de guerre en Corée, Cage avait ensuite pratiqué la médecine générale pendant presque cinquante ans à Natchez, où il avait travaillé sans relâche pendant des dizaines d'années à soigner la communauté noire

sans chercher de reconnaissance ni être récompensé. Pourtant, paradoxalement, les actes irrationnels de ce bien-aimé médecin avaient déclenché, directement ou indirectement, l'enchaînement des tragédies de ces trois derniers jours.

Lundi, au petit matin, Viola Turner, soixante-cinq ans, l'ancienne infirmière du Dr Cage était décédée au domicile de sa sœur, à Natchez. Après avoir vécu trente-sept ans à Chicago, on lui avait diagnostiqué un cancer en phase terminale et la femme originaire de Natchez était rentrée dans sa ville natale pour mourir sous les soins de son ancien employeur. Peu de personnes étaient au courant que Cage s'occupait d'elle, et celles qui le savaient n'auraient pu imaginer l'explosion qui avait suivi le décès de cette femme. Cela n'était arrivé que parce que le fils de Turner, avocat à Chicago, s'était présenté au bureau du procureur de Natchez et avait demandé que le Dr Cage soit inculpé non pas d'euthanasie mais de meurtre. Et parce que Shadrach Johnson, le procureur noir du district, nourrissait une vieille rancœur envers Penn Cage, il avait rendu service au fils en colère.

Les choses auraient pu évoluer vers un semblant d'ordre si le Dr Cage n'avait pas enfreint sa mise en liberté sous caution après avoir été accusé à la vitesse de l'éclair par un grand jury. D'après ce que Kaiser avait pu en vérifier, le médecin avait été aidé dans sa fuite par Walt Garrity, un vieux pote de guerre et ancien Texas Ranger. Pire que tout, dans les heures qui avaient suivi leur fuite, Cage ou Garrity avait abattu un homme de la police d'État de Louisiane qui les avait coincés près du Mississippi. Kaiser soupçonnait fortement que le policier décédé travaillait alors pour le compte de Forrest Knox, et pas pour l'État de Louisiane, quand il avait rattrapé les deux fugitifs, mais malheureusement l'agent du FBI n'était pas en mesure de le prouver.

“J'y suis ! se vanta le technicien. J'ai la une de l'*Examiner* de demain sous les yeux.

— Fais-moi voir, dit Kaiser en se détournant de la fenêtre.

— Passe-lui ton écran, Pete”, ordonna le technicien.

Le deuxième technicien se leva et se dirigea vers la cafetière. Kaiser s'installa sur son siège encore chaud.

“Je vous ai adressé la une, annonça le premier tech. Je continue de traquer la moindre mention des carnets d’Henry Sexton.”

Sa vue qui baissait obligea Kaiser à incliner la tête exactement au bon angle afin de lire ce qu’il y avait sur l’écran, et il comprit à peine ce que le technicien sur sa gauche lui disait. Kaiser avait perdu l’audition de cette oreille deux ans plus tôt, quand un dealer de drogue, qui l’avait pris en otage dans Royal Street à La Nouvelle-Orléans, avait tiré au 9 mm à quelques centimètres de sa tête.

D’après ce que Kaiser pouvait voir sur l’écran, Caitlin Masters avait commencé son article en relatant les événements qui s’étaient déroulés à l’hôpital de Concordia. Kaiser avait espéré endormir les Aigles Bicéphales et les pousser à commettre une erreur en faisant courir le bruit qu’ils avaient réussi à tuer Henry Sexton plutôt que d’annoncer qu’ils l’avaient simplement blessé, mais l’arrivée du capitaine Ozan à l’hôpital avait sérieusement réduit les chances de succès de ce plan. Il ne pouvait pas en vouloir à Masters d’imprimer la vérité.

“J’ai un dossier ! cria le technicien. Qui s’intitule « Moleskines d’Henry ». Seigneur, vous croyez que...”

— Elle a numérisé ses carnets ! s’exclama Kaiser dont le cœur s’emballa. Balancez ce dossier sur mon écran.

— C’est ce que je suis en train de faire.

— On peut copier les fichiers ?

— Bien sûr.

— Ils vont savoir qu’on l’a fait ?

— S’ils engagent une société pour ça plus tard, oui. Mais pas dans les heures qui viennent. Vous l’avez ?”

Un groupe de dossiers Windows apparut sur l’écran de Kaiser.

“Je clique juste dessus ?” demanda-t-il. Sa main droite, en suspens au-dessus de la souris, fourmillait.

“Bien sûr. Comme sur votre ordinateur.”

Kaiser cliqua sur le dossier mais aucun fichier ne s’ouvrit.

“Je n’ai rien. Le dossier est-il protégé par un mot de passe ou autre chose ?

— Pas d’après ce que je vois.”

Kaiser fit deux nouvelles tentatives avant de cliquer sur “Propriétés”.

“Le dossier semble vide sur l’écran. Vous êtes sûr que j’ai accès aux fichiers ?

— Vous devriez avoir accès à la même chose que moi. Attendez.”

Kaiser patienta en remuant les doigts. S’il pouvait avoir accès à toutes les notes qu’Henry Sexton avait prises au cours de ses décennies d’enquête, il n’y avait aucun moyen de savoir précisément quelles avancées et déductions il serait, lui, en mesure de faire. De plus, malgré la sincérité apparente de Sexton à l’hôpital, il se pouvait que le journaliste ait gardé pour lui des informations importantes en espérant en suivre lui-même la piste après sa convalescence. Kaiser soupçonnait, par exemple, que Sexton puisse avoir une idée de la localisation de l’Arbre aux Morts, un site où on supposait depuis longtemps que les Aigles Bicéphales balançaient leurs cadavres, mais également un charnier datant des années précolombiennes des Indiens natchez.

“Oh non, grogna le technicien, crispé.

— Je n’aime pas entendre ça.

— Quelqu’un a effacé les fichiers du dossier.

— À l’instant ?

— Oui. Je peux en voir les traces. Quelqu’un vient juste d’effacer le fichier qui devait certainement contenir des scans des carnets de Sexton. Il y avait trente gigaoctets de données dans ce dossier. Il est vide maintenant. Et je crois que celui qui a fait ça est encore en train d’effacer des trucs.

— Mais qui ferait ça, putain ? demanda Kaiser, une bulle de panique dans la poitrine.

— L’Utilisateur 23. C’est tout ce que je peux vous dire.

— Vous ne pouvez pas me dire qui est l’Utilisateur 23 ?

— Non. Désolé.

— Merde !

— Vous voulez que je fasse quoi, patron ?

— Vous pouvez copier tous les disques durs de leur serveur ? Tout ce qu’ils ont ?

— C’est beaucoup de données, répondit le technicien, les yeux écarquillés.

— Ce n’est pas une réponse, bon sang.

— Ça prendrait beaucoup de temps. Et cela augmenterait sans aucun doute les chances que leur service informatique à Charleston remarque quelque chose.

— Faites-le quand même.”

Kaiser essayait de réfléchir différemment quand son téléphone sonna. Il s’attendait à ce que ce soit sa femme, lui demandant où il était parti, mais c’était un des agents qui gardaient Henry Sexton à l’hôpital de Concordia.

“Qu’est-ce qu’il y a ? demanda-t-il sèchement. L’état de Sexton est toujours stable ?

— Je ne sais pas, monsieur.

— Comment ça ?

— Sexton n’est pas dans son lit. Je viens juste d’entrer dans sa chambre et j’ai trouvé sa mère de soixante-dix-huit ans couchée à sa place. Elle est branchée à son moniteur cardiaque et tout le reste.

— *Quoi ?*

— C’est une ancienne infirmière, apparemment. Quand vous avez autorisé la mère d’Henry à rendre visite à son fils, il a mis la main sur un téléphone portable et lui a demandé d’apporter quelques affaires pour l’aider à se faufiler dehors. Elle l’a fait et Henry a réussi à filer. Il est sorti d’ici habillé avec le manteau et le chapeau de sa mère. Il est passé sous le nez de nos gardes.”

Kaiser frappa la table de sa main. “Bon sang ! Que sait-elle d’autre ?

— On essaie de le découvrir. Mais j’ai déjà appris quelque chose qui n’est pas bon.

— *Quoi ?*

— Entre autres choses, Sexton a demandé à sa mère d’apporter un fusil de chasse. Et elle l’a fait.

— Henry est-il en mesure de conduire ? demanda Kaiser qui réfléchissait à toute allure. Il était lourdement sédaté quand je l’ai vu plus tôt dans la journée.

— Il a probablement évité de prendre ses dernières doses de médicaments, à l’exception de la pompe à analgésique.

— Mme Sexton sait-elle où il est allé avec ce fusil ?

— Elle affirme que non.

— Vous la croyez ?

— Ouais, répondit l'agent après avoir marqué une pause.

— Gardez-la avec vous ! Compris ? J'arrive tout de suite. Et lancez un avis de recherche. La voiture de la mère et celle de Sexton. Attendez – non, ne faites pas ça. Si la police d'État l'apprend, ils trouveront Henry et l'abattront avant qu'on s'approche. Il va tout simplement disparaître. Dites à nos gars de patrouiller sur toutes les routes. Tout le monde sauf vous. Je vais réveiller les troupes ici.

— Compris.”

Kaiser mit fin à la communication et s'apprêta à se lever mais, à ce moment-là, sa femme lui toucha l'épaule. Jordan Glass portait un tee-shirt LEICA et un bas de survêtement, mais ses yeux étaient rivés à l'écran devant Kaiser.

“Caitlin a-t-elle déjà posté l'édition de demain ? demandait-elle. J'imaginai qu'elle allait écrire jusqu'à la dernière minute possible.”

Une seconde, Kaiser envisagea de mentir mais d'expérience il savait que cela finirait par se retourner contre lui.

“Non, dit-il. Nous sommes entrés dans leur intranet.”

Le regard de Jordan se tourna lentement vers lui. “Tu n'as pas fait ça.

— Il fallait que je voie les carnets de notes d'Henry, si je pouvais. Tout se passe trop vite pour attendre.

— Je t'ai dit qu'elle allait te les montrer demain.

— Tu ne pouvais pas en être sûre, Jordan.

— J'en étais sûre”, répondit sa femme en lui adressant un regard de reproche infini.

Kaiser le supporta autant qu'il put, par pénitence, puis il se tourna vers ses techniciens. “Réveillez tout le monde, et je dis bien tout le monde. Il faut qu'on retrouve Henry Sexton aussi vite que possible.

— Les Aigles Bicéphales ont tué la femme qu'il aimait plus tôt dans la soirée, déclara Jordan. Ils le visaient et elle est morte à sa place. Je ne sais pas qui Henry pense coupable de ce geste, mais il va le tuer.”

Kaiser n'arrivait pas à y croire. “Henry est le type le plus doux que j'ai rencontré dans toute cette affaire.

— Tout le monde possède un point de rupture, John. Tu le sais.”

Au moment où Jordan se tourna pour s'en aller, une demi-douzaine de téléphones se mirent à sonner.